

gouvernement de son pays la base large et profonde du suffrage universel et de la démocratie dans les lois?

Les républiques de l'antiquité avaient des ancêtres héroïques dont la figure idéale planait sur les institutions de la cité. Lamartine doit être pour notre République française ce génie domestique dont le souffle invisible attise le feu sacré sur l'autel de la Liberté.

L. DE RONCHAUD.

PRÉFACE

J'ai débuté dans la vie politique par la diplomatie, en 1820. Je débutai dans la polémique par un petit écrit intitulé *Politique rationnelle*, en 1830.

Cette brochure n'est que la date de ma politique parlementaire. Elle n'a d'autre mérite à mes yeux, elle ne pourrait en avoir d'autre aux yeux des lecteurs, que d'établir la conformité parfaite entre toutes mes idées d'alors et toutes celles d'aujourd'hui. Je n'y renvoie donc pas mes amis; mais j'y renvoie avec confiance mes calomnieurs. Ils verront que je n'ai eu qu'une ligne, partant de la conscience et aboutissant au progrès possible sous toutes les formes de gouvernements. Cette brochure, insérée dans mes Œuvres générales, n'est que le certificat d'origine de mes idées. Elle sera aussi, pour tous les hommes de bonne foi, le témoignage de la constance tant méconnue de mes opinions.

1830 me surprit au service de l'ancienne dynastie. Je la

servais dans les rangs obscurs et secondaires de la diplomatie. Longtemps secrétaire d'ambassade dans différents cours d'Italie, je venais d'être désigné pour le poste de ministre plénipotentiaire en Grèce. J'appris la révolution de juillet à l'étranger. J'accourus en France. La révolution de juillet n'avait point de griefs contre moi. C'était une révolution libérale, modérée. J'étais aussi modéré de sentiment et plus libéral d'idées qu'elle-même. Elle pouvait donc m'accueillir, et elle m'accueillit. Un scrupule d'honneur et de fidélité à mes antécédents m'empêcha d'entrer dans les rangs de ceux qui la servaient.

Je vins à Paris apporter ma démission au roi Louis-Philippe. Je la remis à M. Molé, alors ministre des affaires étrangères. Elle était ainsi conçue : « Je reconnais le fait » et le droit de la révolution qui vient de s'accomplir. Je » suis prêt à servir mon pays comme citoyen dans les » Chambres ou dans toutes les fonctions électives gratuites. » Mais j'ai servi la dynastie tombée sans me dissimuler ses » fautes. Je plains ses malheurs. Je ne veux pas, en res- » tant au service de Votre Majesté, avoir l'apparence de » passer d'un gouvernement à l'autre avec la fortune. Je » ne me constitue point en opposition, mais en indépen- » dance. »

Le roi lut cette lettre en conseil; il n'en fut point offensé. Il la passa au duc d'Orléans, son fils, en lui disant : « Lis. Voilà une démission honorablement donnée. » Il la lut lui-même à M. Laffitte, qui en approuva les termes. « Dites à M. de Lamartine, ajouta le roi en se tournant vers M. Molé, qu'il vienne comme autrefois me voir. Nous n'en serons pas moins bienveillants pour lui. » M. Molé me transmit le lendemain ces détails et cette invitation.

« Je suis très-touché et très-reconnaissant, dis-je à M. Molé, des paroles du roi; mais je n'irai point à la cour. On croirait que j'y vais pour chercher de la faveur, et je n'irais que pour la refuser. Je m'abstiens donc de toute espèce de rapport avec la nouvelle dynastie. »

Après quelques semaines passées à Paris, je partis pour Londres, où m'appelaient des intérêts graves. Je m'arrêtai à Hondschoott, petite ville du département du Nord, chez une de mes sœurs, qui avait épousé un des hommes les plus excellents et les plus influents du pays, M. de Coppens.

C'était le moment des élections. L'arrondissement de Dunkerque cherchait un député, je cherchais des électeurs. Je m'offris. Je brûlais d'entrer dans la carrière parlementaire. J'ébauchai ma candidature, et j'allai attendre à Londres le jour des élections.

M. de Talleyrand était alors ambassadeur à Londres. Il y portait le poids de la diplomatie européenne. Il était à lui seul un congrès. Je le vis souvent, je l'admirai à l'œuvre, je le respectai même. Il avait consacré sa vie à l'ambition et au plaisir : il consacrait sa vieillesse à la réconciliation de l'Angleterre et de la France, et à la paix. Sa pensée était ma pensée. Je causais souvent avec lui, le matin, de la crise du monde. Il m'engagea à rentrer dans la diplomatie : je lui opposai mes scrupules. Il les combattit par des raisons d'État : je les gardai par des raisons d'honneur.

Je revins à Hondschoott. Les orléanistes me combattaient comme légitimiste, les républicains comme orléaniste, les indifférents comme poète. Ce mot devint dès lors l'injure banale contre moi. Combien de fois n'ai-je pas maudit alors la malheureuse notoriété des vers que j'avais

écrits dans l'oisiveté de ma jeunesse! — « Encore s'ils
 » étaient mauvais, disais-je à mes amis, le public n'en sau-
 » rait rien, ou me les pardonnerait. Il excuse ou il amnistie
 » les mauvais poètes : les affaires publiques en sont pleines.
 » Mais il n'amnistie jamais les poètes dont il se rappelle
 » les vers. La poésie est le crime irrémissible; il faut l'ac-
 » cepter et me résigner. Et cependant je dis comme
 » Galilée : Je me crois le bon sens et le courage d'un vul-
 » gaire citoyen. »

Mes protestations furent vaines. On persista à me reléguer dans le ciel. Le jour de l'élection, il y eut une longue et formidable émotion contre moi sur la place publique de la ville de Bergues, en face de l'hôtel de la poste, où j'étais venu attendre mon sort. La garde nationale me protégeait avec peine contre les vociférations et contre les menaces de mes adversaires. De quart d'heure en quart d'heure on m'apportait des écrits imprimés pour ou contre moi. C'étaient de véritables *hustings* anglais. Je lisais avec dédain et pitié ces diatribes, et je les déchirais sans y répondre.

A la fin de la matinée, on m'apporta un pamphlet en vers, intitulé *Némésis*. C'était une amère apostrophe du poète Barthélemy, qui me raillait à propos de ma candidature. Les vers étaient beaux d'insulte, amers d'ironie, sanglants des blessures qu'il croyait faire à mon ambition et à ma vanité. C'était le fouet d'une furie emportant, à chaque claquement sonore, des lanières de la peau d'un pauvre Orphée. Je suis par ma nature tellement impersonnel, que j'admirai les coups tout en les ressentant.

« Comment, m'écriai-je, j'ai le courage de m'exposer au
 » plein jour de la malveillance des partis, de descendre de

» mon nuage inviolable dans la mêlée, de braver les pas-
 » sions politiques, de briguer le péril, dans l'unique inten-
 » tion de défendre la cause de la civilisation, de la patrie,
 » de l'intelligence et de la liberté! et voilà un poète, un
 » émule, un confrère proscrit comme moi par le préjugé
 » contre les poètes, qui se joint à la tourbe de la médiocrité
 » pour m'outrager dans mon dévouement et pour m'écla-
 » bousser de ses vers, pendant que cette élection m'écla-
 » bousse de sa boue! Ah! c'est trop fort! Je n'ai pas de
 » vengeance, mais j'ai de l'indignation dans l'âme; il faut
 » la soulager. »

Je pris la plume, et j'écrivis, tout tremblant de colère civique, et d'une seule haleine, la réponse à la *Némésis*, qui a paru dans les journaux de Paris quelques jours après, et qui tourna, non les rieurs, mais les patriotes de mon côté. Ils répétèrent surtout les strophes qui suivent :

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
 La muse sert sa gloire et non ses passions!
 Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
 Pour l'atteler, hurlant, au char des factions!
 Non, je n'ai pas couvert du masque populaire
 Son front resplendissant des feux du saint parvis,
 Ni, pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
 Changé ma muse en Némésis!

.....
 L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
 N'a point payé la vigne ou le champ du potier;
 Il n'a point engraisé les sillons de mon père,
 Ni les coffres jaloux d'un avide héritier.
 Elle sait où du ciel ce divin denier tombe!
 Tu peux, sans le ternir, me reprocher cet or :
 D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
 Où fut enfoui mon trésor.

.....
 Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
 S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron ;
 Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
 Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !
 Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
 Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
 Que chaque citoyen regarde si la flamme
 Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires,
 En secouant leur torche, aiguissent leurs poignards,
 Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
 Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
 C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
 C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
 Et de défendre au moins de la voix et du geste
 Rome, les dieux, la liberté.

.....
 Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !
 Nos mères nous ont faits tous du même limon.
 La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
 Les fibres de nos cœurs vibrent au même son.
 Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
 Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
 Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage
 Aux bâtards de la liberté ?

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
 Ni devant vos dédains, ni devant le trépas !
 Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
 J'en adore un plus grand qui ne te maudit pas !
 La liberté que j'aime est née avec notre âme,
 Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
 Le jour où Jéhova dit au fils de la femme :
 Choisis, des fers ou de la mort !

.....
 Un jour, de nobles pleurs laveront ton délire,

Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
 Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
 La corde injurieuse où la haine a vibré !
 Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume,
 Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ;
 Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
 Ce qu'on jette pour la ternir.

Ce fut toute ma revendication, car ce ne fut pas une vengeance. L'insulte en vers peut devenir immortelle. Une peine immortelle infligée à quelqu'un pour une triste satisfaction d'amour-propre un moment blessé, c'est un crime que Dante a oublié dans son enfer. Les strophes de Pindare n'ont pas des ailes pour porter l'insulte au ciel ou à la postérité.

M. Barthélemy répliqua par une seconde *Némésis*, dans laquelle il versa l'huile et le miel sur les blessures qu'il m'avait faites. Tout fut oublié par moi, excepté son talent et ses malheurs, expliqués, dit-on, par d'autres infortunes, et qu'il est bien l'heure d'amnistier. La Muse aussi est une Madeleine qui ne se prosterne pas en vain aux pieds du Temps, ce grand rédempteur, belle de ce repentir de la jeunesse qui rachète tout. Je n'ai jamais vu Barthélemy, mais j'ai su que Béranger lui gardait affection. Tout le monde peut se fier à un pareil garant.

Après que le scrutin de Bergues eut prononcé contre moi, je sortis de la ville au jour tombé, au bruit des applaudissements qui saluaient la victoire de mon rival et ma défaite. Je renonçai à d'autres tentatives, et je partis pour un long voyage en Orient.

Deux ans après, je revenais, avec ma caravane, de la ville et de l'oasis de Damas, ce poste avancé du commerce

de l'Orient, sur le bord du grand désert de Mésopotamie. J'étais campé sous les cèdres de l'Anti-Liban. Je regardais, du haut d'un mamelon, la longue et large vallée de la Cœlé-Syrie, au fond de laquelle les rayons du soir frappaient, et se réverbéraient, comme sur un réflecteur immense, contre le marbre jaune des temples de Balbek. Je voyais de loin un cavalier arabe monter, au pas essoufflé de sa jument, les rampes rocailleuses qui conduisaient à mon campement. Arrivé près de moi, il descendit de cheval, fouilla dans sa ceinture, en tira une lettre, la porta à son front en me saluant, et la remit à mon interprète.

La lettre était du consul de France en Syrie. Elle en contenait une de ma sœur.

Madame de Coppens m'annonçait ma nomination de député par les électeurs de sa chère ville de Hondschoote et de Bergues. Le temps, et l'influence de mon beau-frère dans le pays, où il était aimé, avaient ramené à mon nom toute cette contrée. C'était une élection de famille. J'en contractai depuis les sentiments pour cette population du Nord, où tout est cœur, quoique tout soit raison. Il semble que ces provinces flamandes, véritable *Latium* français, n'aient été réunies tard au noyau de la France que pour se serrer avec plus de patriotisme et d'amour autour du centre de notre unité nationale. Cette province sans frontières est la mieux défendue, parce qu'elle a pour frontières des bataillons plus inexpugnables que des murs.

Après avoir lu ces lettres, je changeai ma route qui me conduisait alors en Égypte, et je pris la route des ports de Syrie. Un vaisseau me porta à Chypre, à Rhodes, à Smyrne, à Constantinople. Je traversai ensuite à cheval l'immense partie du continent qui s'étend de Constantinople au Da-

nube. Je vis la Bulgarie, la Serbie, la Hongrie. J'entrevis en passant l'Allemagne. J'arrivai en France quelques jours avant la session des Chambres.

Mes longs voyages m'avaient rendu plus indifférent encore aux divers partis qui divisaient mon pays. J'étais un étranger pour ses factions parlementaires. Je n'eus pas de peine à m'en isoler. — Où allez-vous vous asseoir dans l'assemblée ? me demanda la veille un de mes amis. — Au plafond, lui répondis-je. En effet, j'avais résolu d'être impartial. La nature de mon esprit me portait à prendre à chaque parti ce qu'il me paraissait contenir de vérité, sans adopter ni ses passions, ni ses ambitions, ni ses erreurs. C'était un rôle ingrat dans un temps de révolution. Je m'y résignai, sans me faire aucune illusion sur l'impopularité qu'il me préparait dans tous les camps.

En effet, dès que je montai à la tribune, je devins l'objet des dénigrements de tous les journaux. Poésie et toujours poésie ! disaient les partisans de la royauté nouvelle. Métaphysique et philanthropie ! disaient les hommes de calcul. Complaisances ambitieuses et courtoisie déguisée ! disaient les républicains. On me reléguait d'une voix unanime dans la région des chimères ; on me renvoyait sans cesse à mes hémistiches. C'étaient les *carrières* de mon esprit. Je subissais cet ostracisme de dénigrement, plutôt que de manquer à mes convictions.

Cependant l'infatigable travail d'études politiques et oratoires auquel je me livrais commençait à me faire écouter de temps en temps avec moins de défaveur. Les applaudissements qui rentraient du dehors dans la Chambre imposaient à mes ennemis. Ils ne manquaient pas de journaux

pour faire défigurer le lendemain mes discours, et pour affirmer à leur public que j'avais balbutié de mémoire des phrases pleines de son, vides d'idées, plus vides encore de conviction. Leur public les croyait sur parole. Mais un public plus large et plus impartial rendait insensiblement plus de justice à mes efforts. On finit par m'accorder un certain rang parmi les orateurs de mon pays.

L'époque de la coalition survint. Toutes les oppositions se liguèrent et se groupèrent contre M. Molé, qui représenta seul un moment, avec dignité et talent, la constitution et la paix. Je fus indigné de cette ligue, évidemment menteuse ou perverse, entre des partis qui s'abhorraient entre eux et qui ne s'alliaient que pour détruire. M. Guizot, M. Berryer, M. Thiers, M. Barrot, M. Dufaure, M. Garnier-Pagès, étaient d'un côté, chacun avec son parti; M. Molé, seul contre tous. Je fus tenté par le bon droit, et aussi par l'abandon général où on laissait le ministre de l'amnistie. Je parlai pour M. Molé. Je combattis la coalition comme si j'avais été ministériel ou ambitieux. Je n'étais rien qu'indépendant et sincère.

Les 221 députés qui résistaient presque sans organe aux talents élevés des coalisés et aux assauts de la presse, toujours du parti des agresseurs, me prièrent de combattre avec eux. M. de Girardin soutenait seul alors, dans la *Presse*, le choc contre tous que je soutenais à la tribune. Les 221 me convoquèrent à une réunion dans les salons du général Jacqueminot. J'y fus accueilli avec cordialité et honneur. On m'offrit la présidence, je la refusai. Je montai sur une chaise, et je donnai les motifs de mon refus.

« Je suis avec vous, dis-je à mes honorables collègues, » mais je ne suis pas d'entre vous. Je veux comme vous

» deux choses : le libre jeu du gouvernement représentatif, » et la sincérité même dans l'opposition. Je veux de plus » conserver la paix de l'Europe. Sur ces deux points nous » sommes d'accord, et je combattrai de toute ma voix le » mensonge dans l'opposition, la guerre dans le conseil. » La conscience et l'intérêt du peuple sont avec nous : » nous triompherons, je l'espère. Mais sur la politique » intérieure, nous sommes d'opinion différente.

» Vous êtes conservateurs, je suis progressiste. Le lendemain du jour où nous aurons vaincu la coalition parlementaire, nous nous séparerons. Ne nous unissons donc » que conditionnellement et temporairement aujourd'hui. » Autrement je vous tromperais, et vous me reprocheriez » un jour une défection. J'aime mieux vous l'annoncer » franchement d'avance. Je suis un auxiliaire; laissez-moi » hors des rangs. Demain peut-être j'aurai à combattre » contre vous. »

Ces paroles les affligèrent; mais ils ne purent s'empêcher d'estimer ma sincérité.

Ce qui avait été dit fut fait. Je soutins la lutte en leur nom, à côté de M. Molé. Son attitude et son talent le grandirent. Il triompha d'abord de quelques voix, puis il succomba de quelques voix ensuite. Je fus appelé au conseil des ministres qui se réunit chez cet homme d'État pour délibérer sur la crise. Fallait-il se retirer? fallait-il dissoudre la Chambre et faire appel au pays? Telle était la question posée. Je n'hésitai pas, et je ne doute guère que, si mon avis eût prévalu, la constitution représentative n'eût été sauvée et la révolution prévenue.

« Il faut se retirer, dis-je à M. Molé; il faut suivre sans » la contester la loi du gouvernement représentatif. Le

» parlement vous donne la minorité : reconnaissez votre
 » défaite. Remettez la victoire entre les mains de la coal-
 » tion, victorieuse d'un jour ; cette victoire la tuera. Votre
 » résignation du pouvoir dans ses mains la décompose. Ces
 » mains qui viennent de se réunir en se repoussant pour
 » voter contre vous, comment s'uniront-elles pour saisir le
 » ministère ? Elles s'entre-déchireront le lendemain. La
 » confusion qui est dans les cœurs se révélera dans les
 » actes. Républicains, légitimistes, doctrinaires, ambi-
 » tieux, comment ces partis s'entendront-ils pour former
 » un cabinet de chaos ? Avant vingt-quatre heures, les ora-
 » teurs de ces différents partis reculeront les uns devant
 » les autres.

» M. Guizot, M. Berryer, M. Garnier-Pagès, M. Thiers,
 » M. Barrot, M. Dufaure, ligüés pour détruire, peuvent-ils
 » se liguier pour reconstruire ? Mais ce serait l'œuvre de
 » Babel ! Ces éléments incompatibles se sépareront d'eux-
 » mêmes. Ceux qui ne veulent que le ministère seront ré-
 » pudiés par ceux qui veulent des idées ; ceux qui ne veu-
 » lent que des idées seront attaqués par ceux qui veulent
 » des fonctions. Le ministère qui va vous succéder tombera
 » en contradiction, en faiblesse, en minorité, et bientôt en
 » scandale, avant un mois. Il voudra, comme vous, dis-
 » soudre la Chambre et faire appel au pays. Le pays indi-
 » gné se tournera contre lui ; la Chambre nouvelle vous
 » rendra une majorité de justice et d'estime.

» Si, au contraire, vous vous insurgez contre l'expression
 » fausse mais apparente de la majorité d'hier contre vous
 » dans le Parlement, le pays croira que vous voulez substi-
 » tuer la volonté du roi à la sienne. Il vous renverra une
 » majorité de colère. La prérogative de la couronne sera

» subjuguée par un ministère d'ambitieux dans l'embarras.
 » Ce ministère, pour tromper l'intérieur, agitera l'exté-
 » rieur : il poussera l'Europe au bord de la guerre. S'il
 » fait la guerre dans ce mauvais sens et pour cette mau-
 » vaise cause de l'Égypte, l'Europe sera en feu et notre
 » marine perdue.

» S'il recule au moment de tirer le canon, la diplomatie
 » de la France sera dégradée dans le monde, et toutes nos
 » alliances repoussées dans les bras de l'Angleterre. La
 » considération du gouvernement s'en ressentira ; il sera
 » forcé d'être humble, pour se faire pardonner ses provo-
 » cations. L'esprit français ne supporte pas la honte. Tout
 » s'aigriera entre le gouvernement et le pays. Des circon-
 » stances quelconques donneront de l'air à ce foyer couvant
 » de mécontentement, et la coalition aura produit par
 » votre faute ce qu'elle porte dans ses flancs, une révolu-
 » tion ! Il dépend de vous de la faire avorter. »

M. de Montalivet me parut frappé jusqu'à l'effroi de ces
 considérations. M. Molé, évidemment inquiet, regardait,
 sans voir, par la fenêtre. Il semblait chercher dans le ciel
 la solution de ce problème terrible posé par la crise, et
 reposé par ma voix derrière lui. Il faisait tinter la vitre du
 doigt, comme un homme qui s'impatiente et qui hésite.
 Mais il n'hésitait malheureusement plus. Le parti était pris
 avant la délibération. La Chambre fut dissoute ; le ministère
 de 1840 fut imposé à la couronne. Ce ministère agita la
 guerre, comme je l'avais prévu. Au dernier pas, il sonda
 l'abîme de l'œil et il recula. Il eut évidemment, dans ce
 moment, un de ces mouvements d'honnêteté méritoire qui
 sacrifient l'amour-propre pour sauver la conscience.

» Quoique opposé presque constamment à la politique de

M. Thiers et de ses amis, je crus reconnaître une véritable moralité de vues et une haute abnégation d'amour-propre dans l'abdication du pouvoir, qu'on ne pouvait plus garder qu'à titre d'agitateurs de l'Europe. J'avais toujours eu de la justice pour l'écrivain : une secrète estime couva en moi pour l'homme d'État. Je me repentis d'avoir jouté trop fort à la tribune et dans la presse contre les erreurs du ministère de 1840.

Ce que j'avais prévu et annoncé aux 221 dynastiques de la réunion Jacqueminot arriva. Quand le jour des rémunérations fut venu, les conservateurs me convoquèrent chez M. Delessert. Il s'agissait de nommer un président de la Chambre. Sept ou huit orateurs montèrent à la tribune. Ils firent tous le même discours; le voici : « Un homme » nous a gratuitement défendus, quelquefois sauvés, tous » jours honorés. Cet homme, c'est M. de Lamartine. Nous » lui devons une rémunération éclatante : le moment de la » lui décerner est venu. La présidence de la Chambre serait » le signe de notre estime et de ses services. Mais il est » assez généreux pour nous permettre de nommer M. Sauzet. » M. Sauzet a toujours combattu contre nous, pendant que » M. de Lamartine se dépopularisait et se compromettait » pour nous. N'importe! M. Sauzet peut nous être utile, » M. de Lamartine ne nous sert plus à rien. Nommons » M. Sauzet, et que M. de Lamartine nous le par- » donne! »

Un si beau raisonnement obtint l'assentiment universel. Les partis sont plus égoïstes encore que les hommes isolés. Il semble que les hommes, en se réunissant en parti ou en foule, n'associent que leurs vices, jamais leurs vertus.

J'applaudis moi-même, car je ne voulais pas être lié par

une reconnaissance quelconque au parti que j'aurais bientôt à combattre. Je rentrai dans mon isolement.

Le roi me fit appeler deux fois, afin de me ramener, dans des circonstances graves pour lui, à ses idées. Le roi était roi, il était habile, éloquent, persuasif, séduisant de familiarité. Il n'y avait qu'une conviction très-forte qui pût cuirasser l'âme contre ses grâces, ses forces, ses caresses, ses obstinations de paroles. Je fus touché de sa confiance et de ses bontés. Je résistai, en pliant comme le roseau sous le vent de la faveur des cours. Je fus respectueux, mais inébranlable. — Quelle impression vous ai-je fait? me dit le roi en me congédiant. — Sire, lui dis-je, vous m'avez étonné, mais non changé.

M. Guizot m'offrit l'ambassade de Vienne ou de Londres. Il ajouta que si cela ne me paraissait pas suffisant, le roi attacherait à ces fonctions, déjà immensément rétribuées, des avantages de rang et de fortune qui en accroîtraient la valeur. Il insista plusieurs mois. Je fus sensible à ces instances d'un homme d'État dont j'honorais le caractère et les talents, tout en répugnant depuis mon enfance à ses doctrines. Je ne voulus pas de liens d'or; je me conservai pauvre et laborieux pour l'inconnu. Je combattis modérément d'abord, puis énergiquement, M. Guizot. La distance entre nous s'élargissait à mesure que le gouvernement remontait vers le passé, et que mon esprit, avec celui du siècle, descendait vers l'avenir.

Un fait bien étrange attestera l'abîme d'idées qui s'approfondissait entre le dernier ministre de la royauté et moi.

Le 24 février au soir, les premières personnes qui entre-

rent dans le cabinet du ministre des affaires étrangères pris par le peuple, cabinet où M. Guizot ne devait plus rentrer, trouvèrent sur sa table quelques notes qu'il avait sans doute rapportées de la Chambre. La veille, j'avais parlé; M. Guizot devait me répondre. Entre la veille et le lendemain, la révolution avait submergé la tribune. Une de ces notes contenait ces mots, tracés de la main de M. Guizot :

« Plus j'écoute M. de Lamartine, plus je m'aperçois qu'il nous est impossible de nous comprendre. »

On me remit ce papier quand j'entrai moi-même, le 28 février, dans le cabinet de M. Guizot. J'y entrai, non en triomphateur qui vient saisir une dépouille et insulter à la chute d'un adversaire, mais avec le serrement de cœur d'un homme qui entre dans la chambre vide d'un mort ou d'un exilé. Tout cet appartement me faisait l'impression d'un sépulcre. Je ne m'y établis pas. Singulière destinée qui me faisait saisir mon nom encore chaud, écrit la veille par la main du ministre de la monarchie écroulée, comme un défi que la révolution venait de relever pour moi !

Les choses humaines jouent ainsi entre elles des espèces d'*ironies* sublimes ! Les plus graves destinées ont quelquefois, comme la démence, des éclats de rire au milieu des larmes. Ces contrastes sont les railleries de la Providence. Les hommes légers en rient; les hommes sérieux les respectent, s'inclinent, et tremblent. L'abîme entre M. Guizot et moi était grand en effet, puisqu'il ne devait être comblé que par une révolution !

Cette révolution, je la pressentais; je ne l'avais pas faite. Je m'étais même refusé aux banquets réformistes; je

les considérais comme une agitation extrême qui poussait trop aux hasards, aux vertiges et aux convulsions. Mais cette révolution une fois faite, je m'y dévouais tête et bras pour l'achever et la modérer à la fois. J'étais jeté par la République dans le cabinet de M. Guizot. De toutes les pensées qui avaient agité son âme dans ce cabinet, je n'en conservai que deux : l'ordre, mais l'ordre démocratique au dedans; la paix, mais la paix repopularisée par sa force et par sa dignité au dehors.

C'est donc entre la révolution de juillet, qui me jette de la diplomatie dans la Chambre, et la révolution de février qui me jette de l'opposition modérée au ministère républicain, que se place ma carrière oratoire. En voici les principales traces. Si le lecteur n'y trouve pas un grand talent, il y trouvera, je l'espère, bonne foi, conscience, intention droite. Ce ne sont pas là des titres, je le sais; ce sont des excuses. Il n'y a pas de crime derrière moi; il y a sans doute des fautes. Les hommes politiques, dans les temps d'agitation et de doute comme ceux où nous sommes, sont trop heureux encore d'avoir des excuses à présenter à la postérité, et de ne laisser que des fautes et point de sang pour traces de leur passage par la tribune.

Et maintenant on ne cesse de me dire, et je lis sans fin dans les journaux de mes adversaires : « Pourquoi avez-vous voulu parcourir une carrière parlementaire? qu'y avait-il à gagner pour vous? Ne seriez-vous pas plus heureux si vous vous étiez contenté du don poétique dont Dieu vous avait doué, et de cette carrière sereine des lettres, où l'on ne lutte qu'avec des strophes et des vers pour des palmes qui ne sont jamais trempées de larmes ni de sang? Vous êtes comme tous ces ambitieux de gloire, comme tous

ces cupides de renommée qui, n'ayant reçu qu'un talent, aspirent précisément à celui qui leur fut refusé, et perdent l'un sans conquérir l'autre. »

Je n'ai rien à répondre s'il s'agit de bonheur. Et moi aussi j'aurais mieux aimé passer ma vie à cultiver mon champ, à philosopher en égoïste sur les révolutions des empires, à penser, à rêver, à chanter, à voyager en butinant des images, des voluptés d'esprit et des vers dans les délicieux climats de l'Orient, qu'à étudier péniblement des questions politiques, à façonner ma langue rebelle aux improvisations parlementaires, à lutter tantôt pour les droits légitimes du peuple, tantôt contre ses démenances, crucifié à deux poteaux, pendant les plus belles années de ma vie, dans les enceintes fiévreuses où je respire les miasmes sans avoir la maladie de l'ambition. Mais il s'agit de devoir, et le poète est citoyen. L'homme est indivisible comme la patrie.

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle !

— Mais vous ne gagnez à ce rôle ingrat, ajoutent mes contradicteurs, que des peines d'esprit et des tristesses de cœur. Les assemblées murmurent, les journaux travestissent, les envieux raillent, les rivaux insultent, les lâches calomnient, les crédules haïssent, la foule méconnaît et honnit. Vous sortez de ces lices pur de sang, mais taché de boue. Est-ce là un avant-goût de la postérité ? Si vous posez devant elle, lui préparez-vous ainsi une bien flatteuse image de vous-même ? — La postérité ? Je réponds avec sincérité que je n'y pense pas. Elle n'entend pas de si loin ; elle ne voit que les grandes mémoires en perspective.

Tirso Carriago Zeiner

Ma postérité à moi est à peine d'un lendemain. Mais si j'y pensais en effet, croyez-vous que je me plainnissse des petites haines, des petites injustices, des petites calomnies souffertes de mon vivant, pour ébaucher ma courte mémoire devant un court avenir ?

Écoutez. Voici une note toute poétique que le hasard me fait retrouver aujourd'hui parmi de vieux plans de poésie crayonnés et abandonnés autrefois par moi pendant les loisirs d'une longue traversée de mer. C'est une ode en dialogue, à la manière de Schiller et de Gœthe, ces deux grands poètes, politiques aussi. Selon l'était bien !

Un statuaire dégrossissait un bloc de marbre de Paros, pour en faire une statue de divinité destinée au Parthénon. A chaque coup de ciseau qui enlevait la pièce, un gémissement articulé sortait, avec une plainte douloureuse, de la pierre.

Le sculpteur étonné s'arrête, et, s'adressant à son bloc :

— Qu'as-tu, lui dit-il, et de quoi te plains-tu ainsi ?

— Je me plains, dit le marbre, des coups que tu me portes et des blessures que tu me fais avec ton ciseau. Ne vois-tu pas que tu me mutiles sans pitié, et que mes débris jonchent la terre sous ta main ?

— Insensé ! répliqua le statuaire, ce sont ces coups qui te donnent la forme, qui te dégagent de la pierre, et qui vont te faire regarder par la postérité. Tu n'étais que bloc, tu deviens statue. Ne saurais-tu ni souffrir ni te taire, pour une pareille transformation !

Le bloc de marbre, c'est la nature qui gémit en nous. Le Parthénon, c'est l'avenir. Les ciseaux du statuaire, ce sont

le dénigrement, la calomnie et la persécution qui taillent dans la douleur, mais dans une douleur volontaire et méritoire, l'image des hommes de mémoire pour le regard de la postérité.

Paris, 1^{er} juin 1849.



I

SUR

LA POLITIQUE RATIONNELLE

A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE EUROPÉENNE*

Saint-Point, 25 septembre 1831.

I

MONSIEUR,

Votre lettre m'arrive au fond de ma solitude ; mais il n'y a plus de solitude pour un esprit sympathique et pensant, dans les temps laborieux où nous vivons : la pensée générale, la pensée politique, la pensée sociale domine et oppresse chaque pensée individuelle. Nous voulons la déposer en vain ; elle est autour de nous, en nous, partout ; l'air que nous respirons nous l'apporte, l'écho du monde entier nous la renvoie. En vain nous nous réfugions dans le silence